

Marc Froment-Meurice

Faut-il brûler Trakl ?

Faut-il brûler Trakl ? Mais qui était donc Trakl ? A-t-il même existé quelqu'un du nom de Trakl ? S'il a existé, si ce n'était pas un homonyme, un sosie ou un fantôme, alors ce quelqu'un est un mort. A quoi bon brûler un mort ? Faudra-t-il le déterrer, pour s'assurer que c'est bien lui ? Les morts sont-ils jamais assez morts ?

Oui, qui était-il ? Un nom, un nom propre, grâce auquel ce mort n'est pas tout à fait mort. Nommer, c'est faire être ; nommant Trakl, nous le faisons revenir à l'être. Les noms nous reviennent — à nous, vivants ou survivants, — sous la forme de textes, sortes d'âmes errantes, sans feu ni lieu, circulant de main en main. Mais le nom de Trakl serait un nom absolument propre, lié à un lieu singulier, difficile à localiser, et donc aussi à baptiser, fût-ce du nom même du lieu où nous croyons exister : l'Occident ; car il faudrait d'abord revenir à la source de ce nom, le retraduire en son idiome d'origine, d'avant tout baptême ; il faudrait l'appeler *Abend-Land* avec un trait d'union pour remarquer la séparation marquant l'origine originelle. Il le faudrait, mais un autre matin, si vous le permettez. Cela nous entraînerait trop loin, jusqu'au soir et même au-delà.

Pour savoir qui était Trakl, il aurait fallu l'avoir connu, personnellement ; ou, à défaut, faute de connaissance, une naissance commune : être né et avoir poussé à partir du même terreau, comme deux fûts voisins dans la même forêt. Être voisins, un peu frères, et cependant pas nécessairement familiers l'un de l'autre. L'un serait l'aîné, l'autre le cadet ; l'un poète, l'autre philosophe, ou penseur. Ils auraient juste deux ans d'écart ; mais le cadet, est-ce privilège de la philosophie que de conserver plus longtemps son homme, ou peut-être les philosophes naissent-ils vieux et meurent-ils jeunes ?, mais le cadet aura donc vécu soixante-deux ans de plus que son aîné mort, lui, à l'âge de vingt-sept ans, laissant deux minces recueils de poèmes indéchiffrables. Ainsi, dans ce rapprochement un peu forcé, l'aîné n'aura pas même atteint l'âge du Christ, tandis que son cadet aura dépassé l'âge des patriarches, ayant survécu à plusieurs guerres et à l'effondrement d'un *Reich* millénaire ; laissant, en outre, non pas deux recueils de poèmes, mais une œuvre monumentale qui va peser lourd, peut-être trop lourd pour nos épaules, qui risque même de nous tomber des mains. D'autant plus que nous ne savons avec quelle main la prendre, la peser ou la penser, cette « œuvre » qui se refuse à faire œuvre.

Il n'avait donc pas connu son aîné, mais au moins il l'avait lu, très tôt, nous dira-t-il, peut-être au moment même où les soldats de sa patrie partaient au front conquérir le monde avec la flamme brûlante de leurs regards d'acier, dans un déluge de plomb fondu.

Deux Empires, les Empires centraux, mais un même monde — germanique, de Berlin à Vienne — et un monde vieux, vivant de décomposition et vampirisant tout de son « esprit » mortifère. Un monde éblouissant, mais rongé, pourri de l'intérieur par ce qu'un autre Viennois, un certain docteur Freud, appellera un

« malaise », par euphémisme ou ironie. A Vienne aussi tout finit par des chansons, ou des valse : l'Europe sombrait, une fois de plus, il y avait en effet de quoi se réjouir. La catastrophe de cette « Apocalypse joyeuse » qu'on a voulu revivifier il y a peu n'était qu'une question de jours, nul besoin d'être un prophète ou un poète pour la sentir rôder comme un mauvais garçon, prêt à tuer père et mère pour une bouchée de pain, dans les rues de cette ville que Trakl, dans une lettre, appelait *Dreckstadt*, « ville-de-boue ». « Avec ou sans guerre, écrit en 1913 Karl Borromäus Heinrich à Trakl, il viendra des jours si terribles, que les hommes devront tourner leurs yeux vers un poète. »

Le poète est venu, dira-t-on ; mais il est venu trop tard, ou trop tôt, puisqu'à ce jour il demeure inentendu, dirait son cadet philosophe, lui aussi venu trop tard ou trop tôt. Les craquements des Empires dont les murs tombent d'un coup couvrent toujours la voix, surtout si faible ou douce, *so leise*, des Solitaires. Combien de temps et de silence nous faudra-t-il pour l'entendre, ce murmure de source couvert par les grincements des nations et de l'histoire semblant chaque fois recommencer, alors qu'elle ne parvient jamais au simple commencement, et bégaie sans cesse ? Ô peuples mourant, disait déjà Trakl : oui, combien de morts nous faudra-t-il endurer avant de l'entendre ?

Il serait facile de montrer qu'il s'était retiré de cette histoire, et retiré avant même d'y avoir fait son entrée. Lorsqu'il arrive de sa province (la « belle ville » de Salzburg) dans la capitale cosmopolite de l'Empire bicéphale, pour faire ses études de pharmacie à l'université de Vienne, il est horrifié. Il voit, écrit-il dans une lettre à une de ses sœurs aînées¹, pour la première fois « la vie dans la clarté qui est la sienne, sans subjectivité, nue, telle quelle » et cette vision de la réalité lui apparaît comme un épouvantable « cauchemar ». Un enfer. Enfer où il est, de plus, jeté « totalement seul », confie-t-il à l'ami d'enfance Buschbeck², lequel pourtant se dépense sans compter, mais aussi sans grand succès, pour introduire le jeune poète inconnu dans les cercles littéraires viennois d'avant-garde. L'expressionnisme allemand revendiquera sans doute le nom de Trakl parmi les siens, aux côtés de ceux d'Oskar Kokoschka, Egon Schiele, Else Lasker-Schüler, Karl Kraus, il subsistera toujours un écart : Trakl est seul, il est le Solitaire, comme l'est l'Étranger de ses poèmes.

On pourrait alors dire que « solitaire » ne signifie pas « seul », du moins pas seul au sens de « détaché, isolé, sans aucun lien ». Pour cela, il faudrait être ce frère cadet étrange, ce philosophe qui consent à peine au nom de philosophe, et il faudrait parler une autre langue. Non seulement l'allemand, mais une langue plus originelle encore. Et recourir donc à l'étymologie du mot allemand pour « solitaire » *ein-sam*, où *sam* serait issu du vieil haut-allemand *sama* qui répéterait le grec *hama*, signifiant « ensemble ». Grâce à cette plongée dans la langue des origines (gréco-allemande), on doit pouvoir comprendre, écrit Heidegger³, que le défaut de lien social qui règne dans la solitude du Solitaire (*Einsam*) constitue du même coup le lien, et même le lien le plus astreignant à la communauté.

Derrière cette conversion ou réappropriation de la solitude, nous verrions facilement se profiler l'ombre de la dialectique, de cet autre Esprit opérant une autre conversion, celle du Négatif ou du Mort en Être. Mais la question n'est pas là ; elle sera plutôt de savoir quel genre de communauté peut être encore invoqué, aujourd'hui. L'européenne ? Ou seulement celle de ce qu'on entend par « social »,

c'est-à-dire de ce que *l'on* entend, et qui s'entend de soi : le « sens commun » ? Mais ce sens ne s'est-il pas perdu, pour *nous*, avec le lieu, son sens ou son orientation baptisé(e) « Occident » ? Quel sens peut-il y avoir qui trace une communauté de sens ? Quel sens, là où la communauté a perdu son sens en l'ayant abandonné à son ombre : la communication, qui n'a jamais été si pauvre et si réduite à peau de chagrin qu'aujourd'hui, cette époque qui s'appelle pourtant, et sans rire, l'ère de la communication universelle, y compris par satellites.

J'y reviendrai. Et cela nous reviendra aussi, fatalement, à propos de Trakl. De Trakl dont il serait absolument impossible de communiquer quoi que ce soit de sensé, de sorte que cette communication au titre prometteur, « Faut-il brûler Trakl ? », ne tiendrait parole qu'en se taisant, qu'en cessant de communiquer, je veux dire qu'elle ne pourrait communiquer que son désarroi et qu'un blanc. Un ange blanc qui passe.

PRÉLUDE

Et donc je (re)commence : Faut-il brûler Trakl ?

Est-ce une question, et quelle question ? Une question que l'on puisse se poser, en toute innocence — ou LA question, celle de l'Esprit en-flamme, la question de la question ?

Qui va-t-il falloir brûler ? Trakl parlant de l'Esprit qui brûle de brûler ? Heidegger et la question — du « site » de l'Esprit ? Ou bien enfin Derrida, auteur présumé d'un livre *De l'esprit*, sous-titré « Heidegger et la question » ? Ou les trois à la fois, en brûlant toutes les étapes ? Et que signifierait brûler la question, si elle n'est pas d'abord posée au moins une fois, si elle ne peut vraiment se poser qu'en se redoublant, voire en se triplant ? Un calvaire s'annonce-t-il, sous l'égide d'une Trinité peu catholique ? Ou bien la question s'est-elle déposée, non pas à la fin, comme une Déposition du Crucifié — écartelé entre ciel et terre —, mais bien dès le départ, avant même d'avoir pu être posée ? Et déposée où, alors ? Et que signifierait : déposer la question ? Cesser de questionner ? Cesser donc de penser, s'il est vrai que questionner est la piété de la pensée — comme l'écrit le Père de la Trinité en question, Heidegger à la fin d'un écrit qui est lui-même une question, *Die Frage der Technik : Denn das Fragen ist die Frömmigkeit des Denkens*. C'est ce que rapporte le troisième larron, un genre de Saint-Esprit qui n'hésite pas à disséminer ses langues de feu sur toutes les tours de Babel ; qui n'hésite pas à poser la question de la question, remettant en question la parole du Père, ou commettant un genre de parricide qui est aussi un sacrilège, une impiété, plus fidèle à l'esprit de la question que l'on pourrait le croire, un peu comme Hölderlin parlait, à la fin des *Remarques sur Œdipe*, d'une volte-face qui, « sans manquer certes à la piété », agirait partout à la façon d'un traître.

Dans cette scène de famille, on pourrait bien se représenter un Trakl crucifié, entouré d'un côté par le « bon » larron, Heidegger, pour qui les portes du Royaume (poétique : le *Reich*) s'ouvriraient, et de l'autre, *on the other hand*, et ce doit être la gauche, bien sûr, le mauvais larron, Derrida, qui refuse de se convertir à

l'eschato-sotério-logie de la Parole. Évidemment, les choses sont moins simples qu'il n'y paraît sur cette image d'Épinal, parce que, si l'on questionne de façon plus pointue et épineuse, on découvrira vite que le « bon » larron a toujours refusé, avec un entêtement diabolique, de mettre le poète sur la Croix, il l'en a déposé avec une remarquable mauvaise foi... Et l'autre, avec son esprit malicieux de trouble-fête, s'en est un peu étonné, soupçonnant qu'il y avait aiguille sous roche, sous cette pierre sacrée de la Douleur ou du « seuil pétrifié ». Et, qui sait, un détournement d'auteur, en tout cas de scène, pour que le sacrifice advienne en un autre lieu, plus originel ou plus pieux que ce lointain Moyen-Orient aujourd'hui en proie à l'Intifada générale. Il faudrait déplacer l'aiguille et perdre la boussole, inverser les orientations et ainsi faire de l'Occident un Orient plus originel que tout...

C'est ce qu'aurait dit Heidegger, sous le titre (et le manteau) d'un commentaire : Une orientation, une discussion de l'orient, du site-originel du Dict de Georg Trakl, dirai-je en trans-latant d'une langue intransférable, intraduisible s'il est vrai que s'y rencontrent deux mots fondamentaux de la langue originelle : *Ort*, dans *Erörterung*, et *Gedicht* — ici je laisse un blanc.

Comme pour vous dire que je ne sais vraiment plus du tout où ça a lieu, et si même c'est un lieu possible. Je me demande même s'il ne va pas falloir aller déposer tous les mots au mont-de-piété et donner notre langue (perdue à l'étranger) au chat. Ce serait un geste pieux, là où la piété commande d'avoir un certain égard aux paroles de pointe, comme l'est le point du lieu : *Ort*, pointant, à l'origine, en son lieu ou sa langue d'origine, vers — la « pointe de la lance », écrit Heidegger à l'orée de son *Erörterung*, ce vers où tout converge et se lance, s'envoie, ce que je nommerai l'Orient du sens, le sens du sens, où « sens » se répète sans se réfléchir puisqu'il n'a pas le même sens — le premier commandant, destinant, comme orientant, et le second se donnant comme effet de cette orientation, mais finissant par être tout désorienté, tout chose, si l'opération passe par une conversion ou une inversion. En un sens, pour vous donner une idée de ce qui aura eu lieu, imaginez-vous une voie à sens unique, mais où vous ne pourriez jamais entrer qu'à reculons, vers l'amont. Mais vers un amont qui, loin d'être un point de départ, un point d'eau comme on dit d'une source, serait un : point de départ ! un Départ qui s'appelle, proprement, *Abschied*, et même, *Abgeschiedenheit* — pardon de donner les mots originaux, qu'il va falloir traduire ; à ma façon, un peu cryptique, je dirai qu'il y a point de départ dès l'instant (insituable) où l'on a perdu toute idée d'arriver, disons à un point d'arrivée (qui fasse sens). Ou qu'il y va d'une inversion du rapport entre commencement et fin, et que ça donne un autre départ, un autre sens au départ.

Vers cette autre délivrance du sens, changé dans l'expérience de ce que « Soir » ou « Fin » ou « Occident » veulent dire, on ne pourrait s'avancer qu'en différant tout départ, qu'en faisant re-traite dans une situation de toujours remettre à un autre (jour) l'instant du départ, et ainsi en prenant racine dans le différé de toute position, ce que par jeu j'aimerais appeler un Prélude. Prélude à quoi bien sûr l'on n'est jamais assez préparé, tant que l'on croit qu'autre chose peut faire suite. Prélude qui est déjà le départ du jeu, sa mise-en-jeu, pli qu'il s'agit de prendre comme on négocie un virage ; et ainsi se retracera, chemin faisant, l'expérience du tournant dans la pensée, une piété plus aiguë que le questionnement ; expérience préludant, point à une question — mais à l'écoute d'un prélude. Penser,

2 pts : préluder. De même le sens avant de faire sens doit-il s'annoncer, se pré-luder, dans le devancement herméneutique qui n'est pas un cercle, mais une pointe, la pointe même. Ou la flamme. Qui ne serait point un effet de style, même cou-lant de source, mais le point de source où la question (du sens, de sa donation) doit se plier dans le se-laisser-dire au double pli simple du s'entendre-parler. Lieu d'une métamorphose, où la question se désoriente pour finir ou commencer, où par désorientation ou déposition j'entends, sourdement, l'unité de la flamme qui brûle et brille, consume et purifie, institue et destitue.

Je ne sais pas si ça peut s'entendre, et je laisse là cette question épineuse pour prendre un autre départ. Parce qu'il faut bien vous le dire, pour que vous l'entendiez d'une autre oreille, la question ne se pose pas, et elle ne s'entend pas davan-tage, c'est ainsi du moins qu'elle s'est communiquée. Dans un rêve, qu'il me faudra vous communiquer, en guise de prélude. Ce qui est déjà une sorte d'impiété à l'égard de cette forme de pensée ou d'expérience qu'est le rêve, qu'on dit bien incommunicable, intransférable d'un monde à l'autre sans une perte irréparable. L'irréparable aura pourtant eu lieu, moins une perte de sens que la venue au sens commun qui, à chaque réveil, détruit le pas-de-sens qu'est, aux yeux du Jour, le *kosmos idios*, monde privé du rêve selon Héraclite. Et cependant tout le poème de Trakl ne se situe-t-il pas de ce côté d'un obscurcissement du sens ou du *logos xunon* : « *Traum und Umnachtung* », du côté d'un sens si idiomatique et propre qu'il refuserait toute communication/traduction/trahison, du côté, donc, d'un site insituable, et pourtant pas simple rêverie, *Traumerei*, fantasmagorie utopique à l'écart de l'histoire, de ce qui pour nous fait sens, peut-être illusoirement, comme l'éclat de ces étoiles éteintes depuis des millions d'années... ?

Le titre de ce rêve déjà ancien m'aurait été soufflé, et c'était déjà le titre de la causerie que je répète devant vous comme dans un rêve. Je rêvais donc que j'allais donner un speech, dont le titre m'avait été imposé, depuis un lustre au moins ; sans qu'il me fût possible de savoir par qui, ni s'il y avait derrière cette commande une présence réelle, en chair et en os si je puis dire, comme derrière le Pain et le Vin d'un rituel vieux de presque deux mille ans, point de départ de toute data-tion au moins en Occident. Et ce titre, je le voyais briller comme en lettres de feu au-dessus de ma tête, aussi comme une épée ou pointe de Damoclès, le titre même de la question : FAUT-IL BRÛLER TRAKL ? que je n'arrive pas à dépasser dans ce prélude éternisé de conférence-différance, tout comme dans le rêve je n'arri-vais pas à émettre un traître mot, de sorte que, finalement, je ne me souviens plus que des derniers, les seuls à avoir été effectivement prononcés, d'une voix tran-chante, une voix de Commandeur absolument sans réplique, et en effet à ces der-niers mots toute réplique est d'avance interdite : MAIS MOURIR SOUDAIN. Cette voix d'ailleurs n'était pas la mienne — encore qu'il soit impossible d'entendre le timbre de sa propre voix — et elle me réveilla soudain.

*

* *

Je parlerai donc, à mon tour... du revenant, de la flamme et des cendres.
Et de ce que, pour, Heidegger, Trakl veut dire. [Ou éviter Trakl.]
Par exemple par Mourir. Dans le vers de *Frühling der Seele*, « Printemps de

l'âme» Heidegger lit un autre départ du sens. « Puissant Mourir et la Flamme qui chante dans le cœur » : la mort, cette retraite ou demeure de l'Être, son retrait aussi, ouvre-t-elle à l'âme son printemps, sa primitivité, son aube ? Je n'en jetterai pas ma main au feu... Peut-être est-ce pour cette réserve mentale (sinon spirituelle) devant la sorte de dialectique qui fait sa discrète résurgence dans l'eschatologie heideggerienne du Tournant que les derniers mots du rêve commencent par un MAIS tranchant : il s'agirait alors de couper court avec toute spiritualisation de la mort. MAIS MOURIR SOUDAIN, en effet, voilà qui coupe l'herbe sous nos pieds, coupe la parole et tout *logos* même de l'*eschaton*, de l'extrême qui serait le Premier, voilà qui coupe court à tout, même le souffle à l'esprit.

Mais — mais l'Esprit est-il coupable ? Question qui met à la question, et dont on n'est quitte qu'à laisser revenir les revenants. Et qui me contraint de vous communiquer un autre rêve, plus ancien encore, directement inspiré d'une lecture diurne, l'essai de Derrida intitulé « La Main de Heidegger », qui venait alors de paraître dans le gros recueil — difficile à tenir d'une seule main — *Psychè* — autre traduction possible de *Seele*. J'expliquais à une amie, une amie que je savais morte depuis quelques années, que j'avais serré la main de Heidegger, mais que cette main ne voulait plus me lâcher : c'était elle qui me tenait, et je n'arrivais plus à desserrer cette étreinte. Pourtant c'était une main de vieillard, qui plus est d'un mort, ce que je ne pouvais ignorer. A un moment je me suis demandé si Klaus Barbie avait la même main. Mais aussitôt le compagnon de mon amie, un Noir, jovial et sans doute américain, a éclaté de rire, il était mort de rire en disant — en américain si c'en est — « FUCK YOU ! » Aussitôt la main de Heidegger a relâché son étreinte, et je l'ai entendu (sans pouvoir voir son visage) pouffer de rire, lui aussi, comme un gamin, comme s'il nous avait joué un bon tour.

Dans les rêves les morts apparaissent souvent plus vivants que les vivants, parce qu'ils ont été lavés de cette faute : être né. Donc, Heidegger m'est apparu — comme un revenant ? — plusieurs années après sa mort, alors que de sa vie je ne l'ai personnellement connu ni ne lui ai serré la main, dans un autre rêve, le dernier que je raconterai. Il était alors jeune, chaleureux, presque exubérant, et nous discutions dans une cuisine, qui ressemblait étonnamment à la pièce de la *Hütte* de Todtnauberg, avec la bouilloire juste derrière, qui m'a toujours fasciné sur les photos, pour allégoriser le foyer où, comme aurait dit Héraclite, « ici aussi les dieux sont présents ». Je voulais lui offrir, avant qu'il ne repartît dans la nuit, un exemplaire de *La Disparue*, le récit que je venais d'écrire et qui tourne tout entier autour de la disparition de l'amie du précédent rêve. C'était la veille de Noël, et tous les exemplaires de Gallimard avaient mystérieusement disparu des étalages des librairies, comme si l'ouvrage avait été mis à l'Index. A quoi Heidegger remarqua, son visage s'illuminant d'un sourire enfantin et malicieux, un peu inquiétant tout de même, NOËL SUR LA TERRE — en français donc, citant, comme il le savait et comme cela allait sans dire, Rimbaud « dans le texte », ainsi qu'il me le fit remarquer avec un mélange bizarre de naïveté et d'amour-propre.

J'en ai fini avec les récits de rêve, il faudrait sans doute commencer le travail d'interprétation, c'est-à-dire de deuil. Il le faudrait, mais faisons-en notre deuil. Ou bien nous risquerions de voir dans cette poignée de main pointer l'index vengeur sur une main de vieillard rattrapé, comme par un choc en retour, par ses erreurs de jeunesse, et nous risquerions d'être attrapés à notre tour, saisis au collet par

cette « affaire » (Heidegger et le nazisme) qui nous retombe sans cesse dessus, comme un revenant à qui l'on ne peut faire son affaire.

(Mais, comme dit Heidegger dans *Qu'appelle-t-on penser ?* — penser, cette « manœuvre », *Handwerk* —, la main est-elle seulement un organe pour agripper, une griffe et la griffe, par exemple, du concept — *Begriff* — ? Que serre-t-on, quand on serre la main d'un mort ? Et qu'est-ce qui se desserre, et ouvre comme un désert, un espace vacant, lorsque le rire du vivant, à en mourir de rire, desserre l'étau ou la griffe du Mort ?)

Et encore il n'y a pas longtemps je lisais dans *Le Monde* une suite sans fin de ce « mess » — ou de cette messe noire — : une lettre *détournée* dans quelque archive privée où Heidegger exprime (en 1929) ses craintes quant à l'avenir de l'esprit, de « la vie spirituelle allemande » qui risque, écrit-il en toutes lettres, d'être livrée définitivement « à l'enjuivement croissant (*der Wachsenden Verjudung*) au sens large et au sens restreint du terme » — donc, est-on forcé de conclure, dans tous les sens du terme, si du moins celui-ci a un sens. Voilà ce qu'on risque à déterrer les morts (ou les mots) — ne devrions-nous pas plutôt laisser les morts enterrer les morts ? Seulement, quels morts ? Quelles cendres peuvent revenir de là où l'on ne revient pas ? Et avec quels mots pourrions-nous espérer y couper ?

Je ne reviendrai donc pas sur l'affaire qui nous reviendra toujours, mais il faudra aussi revenir sur ce qui a passé le point de non-retour, revenir sur cette césure (du sens ?), et donc aussi sur ce que pour Heidegger *éviter* veut dire : éviter de revenir à cette « erreur » qui consiste pour une bonne part, comme l'a dit Derrida, à parler de l'esprit sans guillemets, de « vie spirituelle allemande » comme d'une possibilité à laquelle il faille revenir, en ayant oublié, ou effacé, ce que soi-même (ou était-ce un autre Heidegger ?) on écrivait deux ans avant cette lettre, il est vrai privée (mais cette restriction ne peut servir d'alibi) : que l'esprit n'est pas le nom propre ou approprié, et qu'à prononcer, écrire le mot, il vaut mieux mettre des gants — ou des guillemets.

Reste à savoir s'il existe des noms propres, si tous les mots ne sont pas toujours déjà impropres, et si cela n'est pas la chance de la langue...

Reste à savoir si les mots, selon la façon dont ils sont accentués, ne changent pas entièrement, à la façon dont le soir peut tout transfigurer — à commencer par la Figure même du sens. Que signifie donc ce retour du mot *Geist* (« esprit », ou « ghost » ?), vingt ans après l'affirmation sans guillemets, l'auto-affirmation de l'esprit allemand à travers sa tête pensante, l'Université ? Heidegger revient à l'esprit, mais à un esprit autre, un esprit qui loin de s'auto-affirmer comme guide (*Führer*) brûle de disparaître, de se perdre dans l'origine, et d'abord dans l'origine du mot *Geist* : l'esprit en flamme, la flamme, selon une étymologie mythique mais aussi selon l'esprit de ce poète disparu dans les flammes de la première tourmente mondiale, Georg Trakl...

Alors, qui faut-il brûler — faute de l'avoir entendu, et de pouvoir même jamais l'entendre ?

La question « Faut-il brûler... ? » nous revient et d'encore plus loin : c'était quand déjà que Bataille écrivait : « Faut-il brûler Kafka ? » — mais au fait, ne vous est-il pas revenu à l'esprit que c'était là ce qu'il voulait, du moins ce qu'il a écrit textuellement : non seulement en demandant à ce qu'on brûle tous ses écrits après sa mort, mais parce qu'il avait déjà brûlé de disparaître, notamment en écrivant

« L'Amérique », dont le titre original était, comme vous savez peut-être : « Le Disparu », *Der Verschwundene* — ce qui me fait revenir au second rêve, où il est question d'un autre livre, *La Disparue*, ayant lui-même disparu de la circulation publique, avant même d'avoir proprement paru ; disparition analogue (toujours en rêve, je précise) à celle du livre unique de Rimbaud dont la légende, à cet égard plus vraie que toute vérité « historique », nous dit qu'il le jeta, un soir d'automne, au feu : *Une saison en enfer* (détérré un quart de siècle plus tard dans les caves de l'imprimeur belge) ne pouvait, spirituellement, que brûler.

« Noël sur la terre » est une formule qui vient presque à la fin du morceau intitulé « Matin », une formule qui puise directement dans la spiritualité chrétienne, mais cela pour saluer précisément « la fin de la superstition » — comme s'il était arrivé à Rimbaud un peu la même chose qu'à Trakl : signifier son congé au christianisme en revenant à son origine même, ou à l'esprit de ses origines, en évoquant un « Matin », une naissance du Sauveur qui pourtant n'aura eu lieu que dans un lointain inapprochable, toujours différé et à venir, dès lors que nous ne sortons pas, écrit Rimbaud l'absolument moderne, « du même désert à la même nuit ».

Il faudra revenir à ce Matin, eu égard au texte de Heidegger sur l'esprit de Trakl, son lieu originel : Un matin plus originel que tout, se levant dans la traversée du désert ou de la « nuit spirituelle », et dont l'esprit (ou le fantôme ?) de Trakl aurait été le prophète ou le porte-parole. Il faudra y revenir, mais plus tard. Pour le moment, je voudrais juste remarquer que ce rapprochement, la substitution de « Trakl » à « Kafka » dans la frappe d'une formule toute-faite, n'est pas si arbitraire. Ils ont été publiés par le même éditeur (Kurt Wolff), et dans la même collection : « Der jüngste Tag », ce qui, traduit à la lettre, signifie : « Le jour le plus jeune », où l'on voit une fois de plus que l'allemand « pense » déjà eschatologiquement (ou messianiquement, dans le « pathos de la rédemption ») puisque ce dernier jour, ce jour du Jugement Dernier ou de la fin de l'Histoire, il le nomme, lui et lui seul, le jour le plus jeune, le matin le plus matinal, etc.

*
* *

Et donc, je passe tout de suite à la fin — à la fin de Trakl. Et je vous lis sa dernière lettre, envoyée à Ludwig von Ficker le 27 octobre 1914, de l'hôpital de Cracovie où il était interné (selon le rapport des médecins envoyé à la famille après sa mort) « en raison d'une aliénation mentale (*Dement. praec.*) ». Il écrit :

« Depuis votre dernière visite à l'hôpital, je suis deux fois plus triste. Je me sens presque déjà au-delà du monde.

Pour terminer, je veux encore ajouter que, au cas où je cesserais de vivre (im Fall meines Ablebens), c'est mon souhait et ma volonté que ma chère sœur Grete reçoive en mains propres tout ce que je possède en argent et autres choses. »

De l'argent, en effet, il venait d'en recevoir, et pour la première fois, mais trop tard, il n'y touchera pas (ou doit-on supposer qu'il lui aurait brûlé les doigts ?),

de la main d'un inconnu, un Juif nommé Ludwig Wittgenstein, qui venait de faire don à quelques poètes autrichiens (dont Trakl mais aussi Rilke) d'une somme proprement exorbitante, qui lui aurait permis de vivre au moins quatre ans sans soucis... Mais trop tard, comme je l'ai dit, et trop tard aussi pour la chère sœur Grete, qui se brûle la cervelle trois ans après lui — après lui qui se retrouve interné après avoir manqué son suicide, quelques jours après Grodek. Acte manqué (mais qu'il finira peut-être par accomplir, ne fût-ce que par accident) qui avait failli l'envoyer devant une cour martiale, parce qu'à l'époque on ne plaisantait pas avec ce genre d'acte nuisible pour le moral de la troupe, de sorte que pour échapper au jugement (dernier) des armes, il valait mieux être tenu pour aliéné... Ce qu'il était déjà aux yeux des autorités au moment de rentrer à l'hôpital, et ce qui explique sans doute que sur le registre des décès le greffier l'eut inscrit sous un autre nom (Frankl) et pourvu de dix ans supplémentaires : la folie vieillit avant l'âge !

Toujours est-il que, pour résumer la situation, Georg Trakl (mais est-ce bien lui, n'est-ce pas son double, son fantôme ?) s'est suicidé dans la nuit du 2 novembre 1914 (nuit des morts !) 1/ pour échapper au Jugement d'une cour martiale 2/ qui l'aurait sûrement condamné à mort pour avoir voulu se brûler la cervelle en temps de guerre 3/ si précisément l'autorité militaro-médicale ne l'avait déjà jugé fou, donc dégagé de toute responsabilité quant à son acte (manqué), et ceci 4/ sur la base d'écrits, qui jouent le rôle de pièces à convictions, de *symptômes*, qui trahissaient déjà de toutes parts le délire (et en effet 5/ le Dément est mort et enterré cf. *Psalm*).

Mais, rassurez-vous, les choses ne s'arrêtent pas là : une autre trahison devait suivre, celle de la famille, qui ne brûlait pas de voir le secret (de la folie ?) divulgué, et de ce fait se hâta de brûler toute trace compromettante, soit cette correspondance qui avait lié frère et sœur, G. et G. (Georg et Grete), correspondance qui disparut en effet, corps et biens, sans qu'on puisse savoir si elle avait été « égarée » ou « volée ». La seule chose qui n'a pas pu être effacée, et qui peut-être même rayonne d'une clarté encore plus vive, c'est précisément qu'il y eut une telle correspondance, et apparemment si « brûlante » qu'elle brûlait les doigts de ceux qui savaient l'existence et la nature de ce secret-de-famille, de cette « Blutschuld »⁴.

Au moins cet effacement nous aura été communiqué.

Communiquer, *mitteilen* en allemand, communiquer l'incommunicable, ce qui brûle dans la main, telle serait la question. A quoi Trakl a déjà répondu, mais de façon quasi apocryphe, puisqu'il ne l'a pas proprement écrit, que ce mot se trouve écrit, communiqué, par une autre main, qui l'a tracé dans un journal *intime*, celui que tint son ami Karl Röck [qui s'occupa, entre autres, de rétablir et de justifier l'ordre « original » des *Poésies* de Trakl]. Ce journal intime, si nous le connaissons, c'est qu'il a été communiqué, sorti de l'intimité donc, et à la date du 27 juin 1912, Röck note ce mot qu'aurait prononcé Trakl, et qui constitue peut-être le « Jugement Dernier » : « On ne peut absolument pas communiquer », en allemand : *Man kann sich überhaupt nicht mitteilen*. Un mot que j'ai trouvé rapporté dans presque toutes les biographies de Trakl, et qui m'a peut-être incité à écrire moi aussi un « Trakl », que j'ai intitulé « Tombeau de Trakl », bien avant donc ce speech, qui en constitue la justification impossible — puisque, aussi bien, c'est l'injustifiable qui m'a fait écrire, l'injustifiable ou l'essentielle incompatibi-

lité de toute biographie avec ce qui, faute d'autre nom plus propre, s'appelle « Trakl ».

On ne peut pas plus écrire « sur » Trakl *lui-même* que, selon Trakl, on ne peut communiquer (même avec des poèmes, ajoutait-il, ou *surtout* avec des poèmes?). La parole poétique semble en effet échapper à tout souci de communication humaine, d'échange ou, comme dirait Mallarmé, d'« universel reportage ». Et cependant, Heidegger n'écrivait-il pas que la « communication des possibilités existentielles de la *Befindlichkeit*, i.e la révélation de l'existence » pouvait être le « sens » d'une parole (*Rede*) poétique⁵? Qu'est-ce que communiquer? L'allemand le dit sous forme d'un partage — partage du et des sens. Partage qui présuppose un don, un présent. Ce qui est présupposé donné, dans la communication, c'est le sens pour ce que parler veut dire, le sens ou le « don » de la parole à se faire entendre. Communiquer suppose un terrain commun d'entente, ne serait-ce qu'une langue commune. Je ne peux rien vous communiquer si je vous parle dans une langue étrangère. Mais n'est-ce pas ce qui a lieu dans et comme poème? Ne nous faut-il pas, pour entendre le poème, nous traduire jusqu'à sa langue — langue propre, et, en un sens ou jusqu'à un certain degré, absolument intraduisible et incommunicable (dans le langage commun), même si l'apparence veut que ce poème soit donné dans une langue donnée, Trakl en allemand ainsi?

Mais l'incommunicable n'est pas une propriété spécifique du poème. Il ne désigne pas une *part* « intraduisible », qui résisterait donc à la communicabilité universelle. A la limite, il n'y a pas, pour Trakl, deux domaines nettement séparés : un lieu commun, fait pour la communication, et un lieu propre, essentiellement incommunicable. Non, on ne peut absolument pas communiquer, à la lettre « se partager ». Ailleurs, il écrit que *tout* est « si indicible ». C'est la communication elle-même qui est frappée d'interdit. Et « communication » bien au-delà de la parole signifiante — pouvant aller donc jusqu'à la communication « essentielle », celle des êtres entre eux. Ou, disons, de l'amour. Les amants restent séparés, interdits de partage, et en effet, on ne peut pas partager sa couche, entre frère et sœur, on ne peut pas copuler, dans ce couple incommunicable Georg-Grete.

Quelque chose a eu lieu, qui a coupé la communication. Ce que dit Trakl dans une lettre à Ficker de fin novembre 1913 :

« ... et, de surcroît, il s'est passé ces derniers jours des choses si effrayantes pour moi que je ne serai plus capable pour le reste de ma vie de me délivrer de leurs ombres. Oui, cher ami, ma vie a été en quelques jours indiciblement brisée et il ne me reste plus maintenant qu'une douleur muette, à laquelle même l'amertume est refusée.

(...)

Écrivez-moi peut-être quelques mots; je ne sais plus à quel saint me vouer. C'est un malheur sans nom de sentir le monde se briser en deux. Ô mon Dieu, quel Jugement a fait irruption sur moi. Dites-moi que je dois avoir la force de vivre encore et de faire le Vrai. Dites-moi que je ne suis pas fou. Il est une obscurité de pierre qui a fait irruption. Ô mon ami, que je suis devenu petit et malheureux. »

Dans cette lettre rien ne nous est communiqué : rien que la coupure elle-même. On ne nous communique pas ces « choses si effrayantes » qui sont arrivées, et qui ont coupé, brisé, détruit (*zerbrochen*) la vie de façon « indicible ». Il ne reste qu'une

douleur muette; une « obscurité de pierre », qui a fondu sur lui, est entrée par ef/fraction (*hereingebrochen*) comme celle du Jugement Dernier, coupant le monde en deux (*entzweibricht*). Tout jugement tranche, en respectant la lettre de la Loi, que les Grecs appelaient Nomos ou Némésis : Partage/Lot. Destinée. Mais ici il s'agirait d'une loi non écrite, et incommunicable : qui ne pourrait revenir à personne.

Le Jugement, Trakl le nomme souvent sous la figure (suprême) de l'orage. Dans une lettre postérieure, adressée à son ami Karl Borromäus Heinrich au début de janvier 1914, Trakl écrit :

Quant à moi, cela ne va pas fort. Perdu entre égarement et enivrement, il me manque la force et le désir de changer une situation de jour en jour plus néfaste, et il ne me reste plus que le souhait qu'un orage veuille bien faire irruption (hereinbrechen) pour me purifier ou me détruire.

Malgré l'apparence, il n'y pas de choix, ou le Jugement est dans la conjonction de la purification et de la destruction, parce que purifier, *reinigen*, c'est déjà détruire, du moins c'est couper à vif, trancher — séparer le sauf (*Heil*) du néfaste (*Unheil*). Toute purification illimitée revient à une séparation illimitée, Œdipe en savait aussi quelque chose. Le salut, s'il y en a un et si sauver a un sens, ne peut venir que du feu du ciel, feu qui purifiera en accomplissant la césure dans le corps même du « vivant ».

D'une certaine façon, on pourrait donc dire qu'à la question du feu, Faut-il brûler... ?, Trakl a déjà lui-même répondu, par l'unique souhait qui lui reste, faute de tout : que l'orage vienne, que le feu vienne ! De sa vie, il ne restera que des cendres. Jugement (de Dieu, du feu) qui rend justice de toute biographie, et que reprend Heidegger, à un autre niveau, lorsqu'il édicte la loi, non écrite, et prescrit : de Trakl lui-même, il ne sera pas question, et surtout évitons d'en parler. De parler de sa vie. Évidemment, parce que parler de la vie d'un poète, c'est bien le meilleur moyen d'éviter d'entrer dans le royaume poétique, d'y entrer et de lui appartenir, corps et âme. Un jugement a été prononcé, d'autant plus contraignant qu'il n'a pas été proprement émis, avant même tout éclaircissement (*Erläuterung* : purification, aussi) de poèmes, un jugement qui a tranché dans le vif, en reléguant dans les enfers de la subjectivité la part maudite du poète, sa vie, comme inessentielle et même *Trübsinn*, « égarement » ou trouble du sens, au regard du *Gedicht* — un mot ne différant que d'une lettre d'avec *Gericht*, le Jugement, un mot que Jean Beaufret traduisait assez bien par le Dict, en rapport avec un édit, une dictée, voire une certaine dictature, fût-elle de l'Être.

Au nom de ce diktat, toute enquête sur le « cas personnel » (comme l'écrivait Mallarmé à propos de Rimbaud) de Trakl doit être tenue pour une sorte de crime contre l'esprit : un lèse-*Gedicht*. C'est ainsi que Heidegger peut écrire, au seuil de son interprétation du poème « Winterabend » :

« Que Trakl soit l'auteur de ce poème, n'a aucune importance, aussi bien dans ce cas que partout où un poème est parfait. La grande réussite supporte même que soient reniés personne et nom du poète⁶. »

Il ne s'agit pas seulement de re-nier la personne, mais, vous l'aurez remarqué, jusqu'au nom propre du poète. Re-nier, parce qu'il aurait déjà été nié — par le poète lui-même ? Déjà brûlé au feu poétique ? Déjà devenu personne — comme dira un autre suicidé, *Die Niemandrose* ? De sorte que celui qui vient après, celui qui vient penser sur les traces du Disparu ne ferait que réaccomplir le geste premier d'effacer toute trace, à commencer par la première, celle de la naissance : le nom propre. Et il le ferait en contresignant la trace de son nom propre à lui, le re-venant : signant son *Erörterung* « Martin Heidegger », confondant donc le *Gedicht* de Trakl avec le *Gericht* de Heidegger ?

Je sais bien qu'à l'orée de ses *Erläuterungen* destinés à éclaircir ou purifier la poésie d'un autre qui a perdu son nom et finissait par signer ses poèmes d'un autre nom, Scardanelli, Heidegger a promulgué une autre loi, un prescrit réglant toute interprétation : que l'interprète, au terme de son parcours, s'efface lui-même devant la « pure présence » (*reines Dastehen*) du poème. Mais ce prescrit n'est qu'un vœu pieux, car — et toute l'herméneutique heideggerienne est là pour le démontrer — il n'y a pas de pure présence pour un poème, à moins d'entendre cette pureté comme sœur de la flamme. Le poème est écrit à l'encre sympathique, une trace qui n'apparaît qu'au moment où elle s'efface ou brûle. J'ai appelé ailleurs⁷ cette loi non écrite du Poème de Trakl, de cet être qui brûlait, comme il l'écrit dans une lettre, de « disparaître entièrement sous un voile et, allant ailleurs, (de se) rendre invisible », d'un mot qui ne peut, comme celui de différence, que s'écrire : *Disparêtre*.

Mais ce Disparêtre n'est pas rien : il « est » même tout le mouvement, toute la « vie » de l'être qui se refuse à la présence, s'efface de la surface (du Paraître), mais, s'effaçant ainsi, ne se replie pas en quelque arrière-monde ; rentre, plutôt, dans le Pli, le voile et comme ce Pli même. Mais un voile toujours déchiré — un voile de douleur, un « seuil pétrifié ». De même, écrira Heidegger, le Rien (*Nichts*) « est »-il le pré-nom ou le voile de l'Être, c'est-à-dire son unique nom faute de nom, de nom propre. Il est son Nom effacé — et sa Face : l'Être ne peut que disparaître. C'est d'une certaine façon ce que donne à entendre le poème « Winterabend » : le voyageur qui chemine par d'obscurs sentiers arrive bien à la porte, il voit bien le Pain et le Vin rayonner, mais de l'autre côté, à l'intérieur de la maison, pour les autres donc pour qui la table est mise, jamais pour lui. Lui, reste devant, au seuil, exactement comme le paysan de Kafka restera toute sa vie devant les portes de la Loi.

Mais qui est donc ce voyageur qui va par d'obscurs sentiers, ce Solitaire qu'une obscure errance, dit le poème « Herbstseele », a coupé (*schied*) « des aimés, des autres » ? Qui est-il, cet *Abgeschiedene*, ce Dé-cédé ? J'en reviens donc à la question de départ : Mais qui était donc Trakl ? — étant admis, toutefois, que par ce nom propre nous ne puissions nous faire aucune représentation. C'était aussi la question que s'était posée un des premiers lecteurs de Trakl, et pas n'importe qui : Rilke, qui écrivit en février 1915 à l'éditeur de Trakl, Ludwig von Ficker, qu'après la lecture de « Sébastien en rêve », le second recueil de poèmes qui venait de paraître, à titre posthume, lecture qui l'avait « ému, saisi, étonné, laissé songeur et perplexe », il se posait cette question, je crois bien inévitable quoique Heidegger l'ait précisément évitée, de savoir : « Qui pouvait-il bien avoir été ? », en allemand : *Wer mag er gewesen ist ?*, ce qui dans cette langue originelle en dit beaucoup plus, car « *gewesen* », comme l'avait déjà remarqué Hegel, ne nomme pas

un simple passé, mais bien l'être-essentiel ou recueilli dans l'essence, le *Wesen* qui est bien plus que l'essence : l'être « vivant ». Question qu'éluera toute biographie, mais aussi bien toute « situation » pensante, qui pourtant (ou précisément de ce fait) incline tout du côté de l'essence.

A la question : « Qui avons-nous pu bien être ? », Kafka avait répondu, dans un récit intitulé « La Métamorphose » (un mot fondamental de Trakl, aussi) : un homme autrefois — et à présent une simple vermine. Dans cette réponse tout le destin du peuple juif (du peuple séparé, exclu) était déjà préécrit, et pourtant restait proprement incroyable. Trakl, dans un autre poème — cité par Heidegger — répond à peine différemment : « Dieu parla une douce flamme à son cœur : / Homme ! ». Le poème s'appelle « Chant pour Gaspar Hauser », et l'on sait que Gaspar Hauser est le nom *propre* de Trakl (cf. lettre 29, d'Innsbruck : « et je resterai toujours, pour finir, un pauvre Gaspar Hauser »). Il est aussi celui qui n'a pas de nom, l'enfant de l'obscur et des cavernes, qui ne surgit au monde de la « civilisation » que pour être assassiné. « Homme », n'est qu'un souffle de Dieu, une inspiration maudite, un pur « esprit ». Car l'homme a oublié, ou peut-être n'a jamais su, la « douce flamme », et il n'est, si l'on demande après son essence, qu'une substance morte, faite de l'assemblage de métaux froids.

A la question : « qui sommes-nous ? », Heidegger avait déjà répondu — sous une forme neutre, grammaticalement comme l'a remarqué Derrida⁸ : *das Dasein*, qu'il ne faudrait pas se hâter de traduire par un mot féminin (en français) comme « existence ». *Dasein*, c'est l'indivis* — comme celui de la République une et indivisible —, ou l'inaliénable, ce qui ne cessera jamais d'être mien. Mien, propre — et pourtant commun, puisque légué à tous, propre seulement lorsque ce « bien » est sur le point de m'être retiré, lorsque la mort est tout près, brûlante. Mais seulement près : cette « proximité de la mort », comme dit aussi Trakl, demeure à une distance infinie, c'est une proximité brûlante, celle de la flamme. Où toute communication sera impossible, puisque personne ne peut mourir à « ma » place, puisque, même, il n'y a pas de « place » là, pas de lieu à cette pointe extrême, ou que le « là » n'est plus que flammes. L'Être est là, *da*, quand il est en-flamme, hors de soi. Proximité irréalisable, demeurant toujours à distance de soi, différée et ainsi seulement de/meurante, si l'on parvient à entendre ce mot dans son sens originaire-effacé, où *demorari* signifie s'attarder, tarder. Le lieu d'être (*Da-sein*) de-meurt. (J'écris ce mot non seulement avec un trait d'union qui sépare « de » et « meurt », mais en conjuguant le verbe comme s'il s'agissait de « demourir ».) C'est-à-dire qu'il demeure promis à la mort, *zum Tode*, de telle sorte que dans cette promesse il s'est envoyé son « être », et à la vérité comme promesse, parole donnée et à tenir (*Verspruch*).

Par (à travers) cette promesse, l'être humain (et lui seul) fait l'expérience de la terre comme terre pro-mise à la pérégrination de l'âme, cette chose étrangère. Il devient celui qu'il est : le Mortel, nom propre de l'homme, celui qui peut faire l'expérience de la mort comme mort (comme promesse du Là, comme lieu demeurant à venir, comme « sens », etc.).

• A quoi l'on pourrait répondre par la question que pose Derrida⁹ : « Mais le

* Et pourtant séparé par un trait d'union : *Da-sein*.

Dasein a-t-il l'expérience de la mort *comme telle*, fût-ce par anticipation ? Qu'est-ce que cela voudrait dire ? Qu'est-ce que l'être-pour-la-mort ? Qu'est-ce que la mort pour un *Dasein* qui n'est jamais défini de façon *essentielle* comme un vivant ? Il ne s'agit pas ici d'opposer la mort à la vie, mais de se demander quel contenu sémantique on peut donner à la mort dans un discours pour lequel le rapport à la mort, l'expérience de la mort reste sans rapport à la vie du vivant. » A quoi je pourrais répliquer : Qu'est-ce que cela, la « vie du vivant » ? Pourrais-je en avoir la moindre idée, sans un peu d'esprit ? Comment imaginer le « vivant », sinon pour dire qu'il n'est pas (encore) mort ? En un sens, même, pour nous du moins, qu'on nous baptise hommes ou mortels, humus ou esprits, le monde la pure « vie » est plus inconcevable encore que ce monde étrange des poèmes de Trakl, peuplé — si l'on peut dire, ou plutôt, hanté — de morts qui vivent d'une étrange sur/vie, vie du magicien blanc dans sa tombe, jouant avec ses serpents. Comme le souligne Heidegger¹⁰ à propos de ce vers : « Der Gestorbene *lebt* in seinem Grab », le Mort *vit* dans sa tombe (sa langue, où il joue avec ses vers).

Mais comment peut-on *vivre* dans une tombe ? On pourrait répondre, avec un brin d'humour noir : mal. Ou bien, pour survivre dans de semblables conditions d'existence, il faut un secret, une potion magique. Oui, il faut être magicien, ou pharmacien, ou bien encore poète, comme Trakl, pour pouvoir demeurer insensible dans pareille dernière demeure, et continuer à jouer, impassible, avec ses serpents — ses vers.

Il faut un supplément — mais pas d'« âme » — pour sur-vivre, il faut cet « esprit », essence ou quintessence, comme l'éther ou le chloroforme, pour anesthésier l'esprit, le rendre, comme disait déjà cet autre fou de Hölderlin, « hors-douleur » — un Monstre à qui le sens a été opéré vivant. On pourrait bien sûr qualifier ce supplément de secondaire, au sens où il ne fait qu'en rajouter au dérèglement de tous les sens... Mais il n'est nul besoin ici d'en rajouter, de répéter ce que Derrida a marqué, par exemple dans « La Pharmacie de Platon », concernant le rôle ambigu et dérégulant du *pharmakon* (poison et remède, supplément et pièce principale, comme le rien l'est dans le mécanisme de la fiction pour Mallarmé). Que ce supplément soit devenu essentiel dans la « vie » de Trakl, cela se lit concrètement dans le fait que Trakl a embrassé ce métier (ou cette manœuvre, *Handwerk* : à l'époque la main jouait encore un rôle dans le dosage des potions) vaguement inquiétant de pharmacien. Certes, c'était la seule façon pour lui de se procurer des moyens d'existence légaux, et encore ne sera-t-il jamais vraiment parvenu à exercer cette profession, par exemple à « l'Ange blanc » (le nom réel de la pharmacie où il fit un stage de deux ans à Salzbourg, et qui existe encore, paraît-il). Mais les moyens deviennent souvent les fins — dans tous les sens du mot « fin ». Surtout lorsqu'ils finissent par faire défaut, au moment de la fin : à Grodek, ainsi, où le pharmacien Trakl fut privé de tout moyen pour guérir (ou achever) les blessés de la sanglante apocalypse...

Les moyens de survivre sont aussi les meilleurs moyens de couper court à ce à quoi ils sont censés suppléer : de quoi est mort Trakl, nous ne pouvons que le pressentir ; parce qu'il faudrait aussitôt reconnaître que bien avant Grodek, peut-être même dès qu'il est né, le nommé Trakl était mort. Nous n'y verrons que du feu, parce que toute trace du crime (si c'en est un) a été effacée, parce qu'écrire c'est accomplir le vœu secret de toute alchimie : la disparition de la matière (ou

du moyen) dans l'œuvre au noir. Qui est elle-même la métamorphose de l'opérateur en « ange blanc ». Il suffit de lire la lettre à Karl B. Heinrich ¹¹ où Trakl parle d'un sentiment de « métamorphose » (*Verwandlung*, c'est aussi le mot de Kafka) senti « corporellement jusqu'à l'insoutenable », de « visions d'obscurités, jusqu'à la certitude d'être complètement mort (*verstorben*) » — pour comprendre que seul un magicien peut vivre dans une tombe, un magicien... ou un fou.

Et qu'en est-il de la folie de Trakl ? On comprend la méfiance de Heidegger vis-à-vis de ce genre de question, qui ne peut recevoir de réponse définitive qu'en faisant appel à des critères extérieurs — ceux de la psychiatrie ou de la psychanalyse. Mais est-ce une façon d'éviter la question que d'y couper court en un simple renversement : Qu'appelle-t-on folie ? — et de dire ainsi que la folie du « Dément » (cf. *Psalm*) n'est pas une folie ordinaire — comme s'il pouvait y avoir une folie ordinaire ! —, celle de quelqu'un qui aurait perdu l'esprit, perdu le sens, mais qu'elle est autre chose, parce qu'un autre sens, un autre esprit ? Très précisément : l'esprit ou le sens de l'Autre, de l'Étranger.

Admirons la remarquable stratégie grâce à laquelle Heidegger parvient à neutraliser le sens (ordinaire) des mots, et à le métamorphoser. Il le fait, comme le re-marque Derrida, par le recours, chaque fois, au sens *perdu* des mots, perdu dans la langue ordinaire, dans son usage qui est une usure aussi, une déchéance. Cela arrive plusieurs fois de suite, et pour des mots cruciaux, difficilement évitables en effet. Premièrement, le mot « *fremd* », en allemand « étranger », qui est ramené à un mot originaire, en haut-allemand « *fram* ». Ce qui permet à Heidegger de dire que l'Étranger n'est *pas* celui qui a perdu le chemin et erre, privé de « sens » (de direction, de destination), mais celui qui est à la quête du lieu « propre », du site (*Ort*) où il pourra enfin « trouver demeure ». Et deuxièmement, le mot « *Wahnsinnige* », couramment « fou », « égaré », etc., qui, lui, est décomposé en deux éléments : « *wahn* », rapporté à son étymon « *wana* » = « *ohne* » (« sans »), et « *sinnige* », où l'on reconnaît immédiatement « *Sinn* », le sens. Donc, logiquement, le mot signifierait bel et bien : sans le sens ? Mais non, ce serait trop simple, ou plutôt l'on reviendrait à ce sens « courant » de la folie que Heidegger veut précisément éviter, celui qui règne dans les diagnostics « si fins et savants » des médecins, et qui leur a permis d'étiqueter Trakl aussi bien que Hölderlin du label infamant : « *Dementia praecox catatonica* ». Donc, ce n'est pas au nom « *Sinn* » que Heidegger songe, mais au verbe « *sinnen* » « songer », lui-même renvoyé à « *sinnan* » et de là à la racine indo-européenne « *set* », qui veut dire « chemin ». Le *Wahnsinnige* est celui (comme le *Fremd*) qui chemine « vers ailleurs », donc n'a pas perdu le sens, ni l'esprit, mais a seulement perdu *un* sens — le sens ordinaire — et se met en quête d'un autre sens (et d'abord, un autre sens des mots et du langage, du sens et de l'esprit).

Cet autre sens est donc décrypté dans le corps même de la langue, où il a été conservé, mais comme un gisant dans son tombeau. Autant dire que si la langue est la Demeure de l'Être, elle l'est comme crypte funéraire, comme l'urne qui recueille les cendres. Par exemple, du sens propre de l'esprit, *Geist*, enseveli sous une couche de ruines (les sens courants : y compris celui de « sens »), et qu'il faut aller déterrer en remontant à une racine originelle : *gheis*, la flamme. Faut-il ajouter que « *gheis* » n'est le mot d'aucune langue, et qu'il n'a jamais été « vivant » ? Qu'en un sens il est donc comme cet « être » mystérieux, Elis dans le poème, depuis si

longtemps — depuis toujours, même — Mort, mais conservé miraculeusement et corporellement intact pour resurgir tel un corps glorieux ? « Mystérieusement », mais aussi fort simplement : ce Mort, au fond, n'est jamais mort, du moins au sens courant, parce qu'il n'est jamais né : tout comme l'« esprit », tout comme le « sens » propre, tout comme l'Origine — et finalement comme cet Être qui n'est pas, cet Être/disparêtre.

Mesurons-nous alors la folie du sens lui-même, cette folie qui s'exprime aussi bien chez Trakl que chez Heidegger, quoiqu'elle passe plus inaperçue encore, masquée sous l'apparente profondeur de l'étymologie allemande ? Inutile d'ajouter ce que la folie étymologique ajoute, de façon mimétique et quasi hallucinatoire, au Poème de la folie, très précisément le retour de ce « revenant » qu'est l'Esprit sous la forme, spectrale et hallucinatoire, d'un sens original perdu-mort sous le sens courant, lui-même en décomposition comme l'est la « forme » de l'espèce *verwesene*. La quête d'un *Wesen*, d'un « être/essentiel/vivant », plus propre et plus originel, au-delà (derrière ?, en arrière ? ou en avant ? passé-gewesen ou à venir-antérieur ?) de la *Verwesung* pourrait bien être plus folle encore que ce que les psychiatres appellent « démence précoce » ; elle serait la Dé-mence (l'esprit autre, dé-posé) du précoce, de cette énigmatique « primitivité » (*Frühe*) que Heidegger décrypte sous le nom d'Occident, le mythe même de l'origine perdue (mais à venir, aussi) qui a constitué l'Occident dans son esprit même, dans sa hantise, et pour finir l'a fait, comme dit Rimbaud, « ruer dans la folie », la folie à *enfermer* (dans un tombeau, bien sûr).

En d'autres termes, qu'en est-il de cette exigence d'un sens propre, de cette quête d'un sens « de l'être » (la temporalité plus originelle, celle où le temps tombe dans l'Esprit), qui n'a cessé d'animer, d'inspirer, de brûler le « chemin de pensée » de Heidegger ? Si, pour le dire plus brutalement encore, il n'y avait pas d'autre sens — sauf hallucination, dédoublement spectral du sens — que le sens perdu, mort et enterré, qui se trouve toujours déjà devant nous ? Alors, nous devrions entendre d'une tout autre oreille le vers :

Le soir change sens et image,

et comprendre, en ce soir du sens qui s'appelle proprement « Occident », que la métamorphose n'est pas le tournant, magique, du Soir en quelque Matin radieux, mais celle du Soir en lui-même, en ce qu'il a toujours déjà été sans l'être jamais : le pays du sens perdu, ce continent où, dit Rimbaud, « rôde la folie ». La folie est le sens du sens, et inversement : il n'y a pas de lieu *du* Poème, pas de lieu du lieu, ni de sens du sens. Ou bien-encore : il est toujours trop tard pour la question du sens (et de l'histoire), trop tard ou trop tôt cela revient au même, et c'est bien pourquoi le Tournant n'aura jamais eu lieu que de façon mimée, fantasmée — c'est la seule façon, pour lui, d'avoir jamais lieu.

*
* * *

Trop tard, aussi, pour conclure comme je l'aurais voulu.

La parole coupée, chaque fois il a fallu s'arrêter là, sur le seuil pétrifié. Comment

parler de cette communication interdite, entre frère et sœur, mais aussi bien entre frère aîné et frère cadet, entre Georg Trakl et Martin Heidegger : sur cette question épineuse du sexe, il faudrait moins trouver les mots pour dire que ceux pour taire : comment taire par un commentaire.

Un commentaire qui remarque pourtant toutes les marques, littérales, textuelles — marques de ponctuation — aussi bien que l'accentuation unique, unique dans toutes les *Poésies* de Trakl, de ce mot unique qui dit lui-même l'Un : « *E i n Geschlecht* ». Ce mot, écrit Heidegger¹², est *betont* — accentué, ou mieux encore : tonifié. Et c'est, pour autant qu'il le sache — que je, Martin Heidegger, le sache, et je le sais très bien, ayant tout lu — le seul mot souligné dans les *Poésies* de Trakl (souligné : *gesperrt*, composé en caractère espacés, ce qui est la façon germanique de souligner, là ou nous, latins, utilisons des italiques). Et cette accentuation ou tonification de l'*E i n* « recèle le ton de base, le *la* (*das Grundton*) à partir duquel le *Gedicht* de ce poète tait le secret ». Typographie marquante... Mais le plus remarquable est que ces signes ne révèlent pas un secret, ne le communiquent pas, non ; ils font signe vers la façon dont le Dict du poète lui dicte les mots pour taire (*schweigen*) le secret. Et ainsi nous n'y verrons que du feu : les lettres espacées, les lettres de l'Un-*Ein*, mais de cet Un coupé ou interdit, tenu secret : *Ein*, un *Geschlecht*. Un *typos*, mais marqué au coin de l'in-famie, ou de l'indicible. Non seulement par sa polysémie irréductible, en allemand, qui va du genre humain au sexe, en passant par les souches ou générations ; mais d'abord parce qu'il échappe, d'une certaine façon, au *sème*, ou qu'il est d'une semence plus originelle que le sens, plus une aussi. La polysémie telle que la joue Heidegger n'a rien d'une dissémination, elle renvoie au contraire à une origine une, à l'uni(cit)é d'un ton fondamental, d'un *Grundton* ou d'un *Einklang* qui est cette voix silencieuse du *Gedicht*, lieu qui de-meure hors-parole (*ungesprochene*), tu, en tant que lieu du secret : *Geheimnis*, l'intimité du *Heim*, autre mot intraduisible, sur lequel Heidegger a joué comme avec ses harmonies *Heimat*, *heimische*, *unheimliche*, etc.

Lieu d'origine, le secret se confond avec la voix du Dict, lieu du lieu, sens du sens et, comme tel, de/meurant dans cette primitivité qui a pourtant déjà devancé la fin ; et, par exemple, cette unité du genre qui a précédé la sexualité et la division en masculin/féminin. C'est pourquoi Heidegger, au contraire de la psychanalyse, déssexualise toute sa « situation » du Dict, lui-même antérieur à tout poème factuel ; le Dict est ce mandement tacite à l'Un, com-mandement qui dicte son ton à chaque poème mais d'abord au poète lui-même, devenu pur médium à l'écoute de la voix silencieuse, docile et obéissant à son injonction. Ainsi le poète lui-même est-il précédé par la vocation (*Bestimmung*) qui lui donne, non seulement sa voix singulière, mais son être propre, être qui, pour être propre, ne lui appartient précisément pas. Transproprié par la vocation, le poète est déporté hors de son « soi », et donc aussi bien de sa subjectivité (tenue déjà par Trakl pour l'inessentiel) que de sa singularité d'être vivant, humain et donc « sexué ». La pré-cession du Dict surpasse toute factualité, et menace la poésie, phénomène sensible et terrestre s'il en est, de n'apparaître que comme une voix désincarnée, fantomatique ou médiumnique.

En neutralisant le poète, comme il avait neutralisé l'homme en le nommant d'un neutre expressément indifférent à la différence sexuelle — *das Dasein* —, il peut certes sembler que Heidegger reste fidèle à la lettre, sinon à l'esprit de Trakl, lors-

que par exemple celui-ci nomme l'âme, traditionnellement du genre féminin (*Psychè, anima, Seele*, etc.) une « chose étrangère », *ein Fremdes*. Mais l'étrangeté, si elle se traduit grammaticalement par un neutre chez Trakl, ne revient pas simplement à une indifférence ontologique au genre et au sexe. Au contraire : c'est l'unité, l'*Ein*, du *Geschlecht* un, qui porte à son comble d'intensité le différent au sein de l'être même, et donc de l'être humain. Loin d'être a-sexué ou même unisexué, le sexe *un* redouble le pouvoir secret de la différence sexuelle, jusque dans la proximité de feu (comme celle de la mort) entre frère et sœur. Non pas n'importe quel frère ou n'importe quelle sœur, mais cette relation *unique*, proprement inouïe qui lie Georg et Grete, et que trans-figure le poème (mais trans-figurer, ce n'est pas neutraliser ou porter dans l'universalité indifférente, même s'il y a nécessaire impersonnalisation ou désobjectivation).

Un sexe : un genre unique et hors-genre, hors généralité aussi, genre étrange de relation puisqu'elle s'accomplit seulement en demeurant différée ou promise, promesse d'un *autre* genre humain, l'in/né, si l'on peut dire. L'un comme l'autre, ou comme l'être-autre, étranger, séparé « des autres, des aimés ». L'Un ne peut avoir lieu qu'en se scindant lui-même : lieu de départ, de naissance — y compris du genre humain sexué — il demeure coupé de tout avoir-lieu, dans un inavènement que seule la parole poétique peut pro-noncer, en tant qu'elle demeure elle-même sous le coup de ce retrait, en tant qu'elle peut (seulement, mais c'est aussi là tout son pouvoir, son amour) promettre.

Il ne saurait s'agir d'une ré-gression — revenir à un genre ingénéré ou une espèce non sexuée — car cette « antériorité » n'a jamais eu lieu avant, et par principe demeure inadvenante. La promesse est plutôt déjà dans le coup de la coupure, donc dans ce que les langues romanes appellent « sexe », section. C'est dans la coupure que l'unité se promet. Dans le déchirement (la douleur d'être *soi-même* déchiré), et plus intensément encore dans l'interdiction la plus immémoriale de l'inceste, se révèle le re-trait de l'Un, qui précisément ne se montre jamais, mais demeure promis, par et à travers la dualité sexuelle. C'est du moins de cette façon que j'entends ce qu'aurait dit Trakl du Christ :

Il est inouï de voir à quel point Il résout d'un seul mot les questions les plus profondes qui se posent à l'humanité. Peut-on régler aussi radicalement la question de la communauté de l'homme et de la femme que par ce commandement : « Ils doivent être une seule chair¹³ » ?

Le mot n'est pas *Geschlecht* mais *Fleisch*, il n'empêche que le mot *Ein* (« Un ») qui le précède est pourvu lui encore d'une majuscule, ce qui l'apparente au coup à cet unique mot *betont*, souligné, dans les poèmes de Trakl : *Ein Geschlecht*. Ce com-mandement, *Gebot*, mandement à l'unité, plus proche d'une prière que d'un ordre, mais plus encore d'une promesse, n'est-il pas en effet le *Grundton* des poèmes ? Et, par-dessus tout, le vœu secret de Georg Trakl ? Mais un vœu impossible, l'intimité demeurant interdite : l'inceste est à l'origine, et c'est pourquoi pèse sur la « race » (*Geschlecht*) comme sur le sexe la malédiction (*Fluch*). Ils « doivent » être une seule chair, mais ils ne peuvent l'être lorsqu'ils sont déjà issus de la même chair. Or à la limite (et la poésie serait alors ce cas-limite) nous sommes tous frères et sœurs (n'est-ce pas ainsi que les chrétiens s'appellent mutuel-

lement), tous la même chair dans la même communion (transsubstantiation des espèces).

Ainsi, la faute est-elle originelle et ne peut-elle être rachetée par aucun poème (aucun poème n'est une rédemption, dira Trakl à Ficker, sur le marchepied du train qui l'emmenait à la guerre, à la mort, sur ces sentiers qui mènent *tous* à la décomposition). La faute n'est rien d'autre qu'être né, « Grande est la faute de qui est né » : né, soit issu de l'inceste et voué à lui. S'il y a un salut possible, ce ne sera pas dans un retour à l'origine — toujours marquée par la faute —, mais dans ce que Trakl a nommé dé-cession, un déchirement tel que nul retour à l'advenu ne sera plus possible. En quelque façon, le genre humain sort de ses chemins, y compris de l'espèce, et entrevoit dans la promesse de l'inadvenu (de l'in/né) le signe de l'Un qui n'est pas, mais « disparest ».

Mais cela se refuse à advenir — autrement que comme l'inadvenu, dont chaque poème porte la marque silencieuse. Le blanc, écrit Mallarmé, nous revient pour déposer que rien au-delà et « authentifier le silence ». Il n'y a de silence à proprement parler que comme parole coupée, marquée de cette coupe qui est le salut du poème, ou mieux sa salutation :

*Rien, vierge vers, cette écume,
A ne désigner que la coupe*¹⁴.

Vers ce rien, cet inadvenu se sera avancé le vers dont joue le magicien blanc dans sa tombe, vers vierge mais dont l'hymen a été promis à cette « chose étrangère », étrangère à l'origine et même à cette origine où était le mot (« *Im Anfang war das Wort* », écrit Lasker-Schüler, avant de dire de Trakl : « Il était bien Martin Luther »). Doit-on dire qu'en « esprit » ils, Georg et Grete, auront été « une seule chair » ? Ou cet hymen n'aura-t-il été que rêvé, une écume comme le sens lui-même, écumant les mers de l'origine perdue ?

Pareil secret a la vie dure, ils l'auront emporté dans la tombe. Blanc comme cet hymen, il se sera toujours différé et promis, comme l'orage, comme la mort, qui se rature quand elle vient. Le plus intime et le plus étranger à la fois, d'un seul coup, mais d'un coup qui nous aura peut-être coupé le souffle, au simple énoncé de sa signature : mais qui était donc Georg Trakl ?

Seattle, 13 avril 1990
Paris, 14 juin 1990.

Notes

1. Lettre n° 4, à Hermine von Rautenberg, Vienne, 5 octobre 1908 ; voici le texte complet (trad. in *Sud*, n° 73/74, 50-51) :

« Ce qui m'est arrivé pendant ces jours, j'ai été suffisamment intéressé de l'observer, car cela ne m'a pas paru habituel et pourtant pas non plus franchement inhabituel si je considère tous les traits de mon caractère. Quand je suis arrivé ici, j'ai eu l'impression de voir pour la première fois la vie dans la clarté qui est la sienne, sans subjectivité, nue, telle quelle, l'impression de percevoir toutes les voix qu'émet la réalité : voix cruelles dont la perception est si dure. Et l'espace d'un instant, j'ai ressenti quelque chose du poids qui pèse habituellement sur l'homme : le courant, qui toujours l'entraîne, du destin.

Je crois qu'il doit être terrible de devoir toujours vivre dans ces conditions, dans le sentiment absolu des pulsions animales qui roulent la vie au travers des temps. J'ai ressenti en moi les possibilités les plus terribles, j'en ai senti l'odeur, le toucher, je les ai entendues hurler dans le sang des démons, les mille diables avec leurs dards qui rendent folle la chair. Quel épouvantable cauchemar !

Aujourd'hui, c'est passé, cette épouvantable vision de la réalité s'est à nouveau enfuie dans le néant, les choses sont loin de moi, plus loin encore leurs voix et j'épie à nouveau, oreille vivante, leurs mélodies cachées au plus profond de moi, et mon œil ardent rêve à nouveau ses images qui sont plus belles que toute réalité. Tout mon monde de beauté, plein d'infinites harmonies... »

2. Lettre n° 13, à Ehrard Buschbeck, Vienne, juillet 1910 ; trad. J.-P. Cometti, in *Sud*, p. 246.

3. Heidegger, *Unterwegs zur Sprache* [P. Fullingen : Neske, 1959] (US), p. 265.

4. « Faute de sang » : titre d'un poème retiré du recueil (posthume) des poèmes de jeunesse réunis sous le titre *Aus goldenem Kelch* (« D'un calice d'or »). Buschbeck, l'éditeur, céda aux pressions répétées de la famille de Trakl, estimant l'allusion à l'inceste trop transparente. Et en effet, que penser de ces amants qui, « encore tremblants de la douceur d'une volupté infâme » invoquent le pardon de la Vierge : « Que ta grâce, Marie, nous pardonne ! » ? et surtout, de cette évocation du Sphinx : « et le Sphinx se dresse plus sombre devant notre faute ». Qui peut ignorer la signification du Sphinx ?

D'une certaine façon, Heidegger reconduit la censure familiale en faisant complètement silence sur cette faute de sang, et en transformant la sœur en un être mythique à peu près aussi fantomatique qu'Elis. Et pourtant, un poème de jeunesse le dit clairement, la sœur est un être de chair et de sang : « Tu ris si fort, brune Grete. »

5. Heidegger, *Sein und Zeit*, p. 162.

6. Heidegger, *US*, p. 17. Ce propos est d'autant plus étrange que le poème choisi a d'abord été adressé à Karl Kraus, dans une lettre dont Heidegger ne nous rapportera pas un mot, et cela, alors qu'il tenait les let-

tres de Hölderlin pour essentielles à la compréhension de sa poésie — ainsi qu'il le dit dans l'introduction de son premier cours sur Hölderlin, en 1934 (*Gesamtausgabe* 39, p. 6-7).

« Nous ne dédaignerons pas, bien au contraire, "la vie et l'œuvre", comme on dit, et l'histoire de leur élaboration. Chez aucun poète, le Dasein, la détresse de la création et le destin de l'œuvre ne sont aussi intimement un que chez Hölderlin. Mais c'est pour cette raison que nous n'avons pas le droit d'expédier en un bref compte-rendu la vie, l'œuvre et la fortune littéraire afin de nous consacrer ensuite à la "pure poésie". En son temps et à chaque fois en son lieu, nous rencontrerons de la manière la plus directe, grâce au prodigieux trésor de ses lettres, le Dasein du poète, ce Dasein sans profession, sans feu ni lieu, sans succès ni renommée, c'est-à-dire sans cette somme de malentendus qui s'accumulent autour d'un nom (/ceci est une allusion à peine voilée à un mot de Rilke sur la gloire/) ; l'"esprit dérangé" à trente-cinq ans, comme on dit : dementia praecox catatonica, comme diagnostiquée finement la médecine. »

Il est possible que les lettres de Trakl ne constituent pas un « trésor » comparable à celui des lettres de Hölderlin — on n'y trouve en effet fort peu de réflexions théoriques sur la « poétique » ou le rapport aux Grecs, dont Trakl ne se souciait guère. D'ailleurs, l'essentiel, la correspondance de Georg avec sa sœur Grete, ayant disparu, il ne reste pas grand-chose ; mais justement ce peu qui a échappé aux flammes, c'est encore trop, semble-t-il, pour Heidegger. S'y dévoile un Dasein lui aussi « sans profession, sans feu ni lieu », — ou sans autre lieu que le feu qui le consume —, mais certainement pas insignifiant, pas mettable entre parenthèses pour les besoins d'un commentaire purement « ontologique ».

Seulement, comment insérer les « jours d'ivresse furieuse et de mélancolie criminelle » dont parle Trakl dans sa lettre à Kraus, jours dans lesquels sont pourtant nés les vers de *Winterabend*, comment les insérer dans un discours visant à identifier la « pure » douleur à la Différence ontologique ?

7. Cf. *Solitudes, de Rimbaud à Heidegger* (Galilée, 1989), plus particulièrement le chapitre intitulé « Le seuil pétrifié » — expression de Trakl.

8. Cf. Jacques Derrida, « Geschlecht I. » in *Psychè. Invention de l'autre* [Paris : Galilée, 1987].

9. Jacques Derrida, *De l'esprit, Heidegger et la question* [Paris : Galilée, 1987], note 2, p. 88-89.

10. Heidegger, *US*, p. 53.

11. Trakl, lettre n° 57, 19.2.1913.

12. Heidegger, *US*, p. 78.

13. Propos rapportés par le Dr Limbach (*Erinnerung an Georg Trakl, Zeugnisse und Briefe* [Salzburg : Otto Müller Verlag, 1959]).

14. Mallarmé, « Salut ».